



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

La pensée chiïte contemporaine à l'épreuve de la Révolution iranienne / Mohsen Mottaghi
éd. l'Harmattan, 2012
cote : 58.685

La crise actuelle de l'Iran est caractérisée par une dimension eschatologique de la politique intérieure, dirigée par un « Guide » religieux non élu et représentant de l'Imam Caché et par un Président laïc élu qui se croit investi de la mission de préparer le retour de ce douzième Imam en Iran pour sauver le monde. Ces prétentions engendrent un régime sécuritaire impitoyable qui ne tolère aucune opposition et entraîne la discrimination contre les minorités sunnites (Baloutches et Kurdes principalement).

Mohsen Mottaghi, sociologue iranien réfugié en France, assure le séminaire de sociologie de l'Iran contemporain à l'EHESS ; il nous propose dans cette collection dirigée par le chercheur iranien M. Ata Ayati, de prendre connaissance des recherches de six intellectuels iraniens contemporains, laïcs ou religieux, qui ont prôné, pour certains, avant même la Révolution islamique de 1979, un renouveau de la pensée islamique et cherché les conditions dans lesquelles un régime théocratique peut assurer les droits de l'homme et du citoyen. Ces débats politico-idéologiques, qui peuvent paraître caducs en Occident, viennent de la complexité de ce Régime qui associe des institutions républicaines (Président et parlementaires élus au suffrage universel) et une tradition spirituelle chiïte très populaire parce qu'intégrant des concepts mazdéens (célébration du No Rouz, Nouvel An le 21 mars et Fête de la Lumière ; exigence de justice terrestre).

Trois des auteurs cités ont été influencés, lors de leur séjour à l'étranger par la pensée occidentale. Ali Chariati (1933-1977), empreint de religiosité idéologique a lu en traduction les herméneutes allemands ; prônant un « chiïsme de contestation », il veut à la fois « libérer l'islam des siècles d'obscurantisme » et transformer l'islam en « force politique » : « Le peuple doit placer son destin entre les mains de l'Imam de chaque époque ». Cette équivoque théologique et politique conduira la Savak, police politique du Chah à l'assassiner. Ses séjours à Bruxelles, Londres et surtout Paris, où il s'inscrira à la Sorbonne, lui avaient donné l'occasion de fréquenter de nombreux étudiants du Proche-Orient qui réutiliseront ses concepts d'islam politique contestataire envers leurs Régimes autoritaires. L'un de ses disciples iraniens, Hasan Yosofi Eshkevari (né en 1949), développera sa conception d'un islam soucieux de justice sociale dans sa revue *Irané Farda* (Iran Demain), instituant une sorte de « gauche islamique » critiquant la crédibilité de la





Académie des sciences d'outre-mer

cléricature et rappelant que le Coran ne consacre, sur 6600 versets, que 500 à la gestion de la société musulmane.

Pour Abdolkarim Sorosh (né en 1945), l'islam est et doit demeurer pluraliste. En 1972, à Londres, il découvre la philosophie des sciences et devient un adepte de Popper. Il avait fait des études de chimie à l'université de Téhéran tout en étant un défenseur de la poésie soufie. Il s'attache alors à désacraliser le savoir religieux du fait que, pour lui, la sacralité ne concerne que le Coran et que toute production postérieure est objet potentiel de la critique scientifique. « Le Coran est muet et nous le faisons parler », n'hésite-t-il pas à proclamer. C'est pourquoi, ni le chiisme, ni le sunnisme, ni l'acharisme, ni le mutazilisme ne sont l'islam authentique. Il existe un « islam séculier » exprimé par la religiosité populaire plus mythologique qu'historique ; ainsi le drame de Kerbela, où l'armée sunnite de Yazid tua Hussein, petit-fils du Prophète, est l'expression d'une lutte politique haussée au niveau d'un mythe. C'est pourquoi « l'islam est une série d'interprétations de l'islam ». Il faut un islam compatible avec la démocratie et un gouvernement démocratique religieux ne peut pas forcer les citoyens à adhérer à la religion. Soroush a été appelé le « Luther musulman » montrant qu'aucun gouvernement religieux islamique n'accepte les droits de l'homme et le pluralisme religieux. Vivant en exil, il est très apprécié des néo-mutazilites sunnites ; le penseur marocain Abdou Filali-Ansari dans Réformer l'Islam (La Découverte 2003) le cite avantageusement : « Soroushs se pose en adversaire de la tradition savante et voudrait retourner à la vision dynamique qui a marqué l'islam des origines ».

Les trois autres penseurs sont des personnalités religieuses. L'ayatollah Morteza Motahari (1919-1978) passa pour le fils spirituel de Khomeïni ; il défendait pourtant un retour à l'« ijtihad » ou néo-exégèse coranique, car il trouvait un manque de liberté dans l'interprétation de la loi divine ; il posait des questions révolutionnaires comme « Comment établir les droits des femmes, les droits économiques et politiques en islam ? Comment distinguer l'islam révolutionnaire d'une Révolution islamique ? Comment rationaliser le budget du clergé ? » ; les réponses n'ont toujours pas été apportées par le Régime mollahocratique. Son élève, Mohsen Kadivar (né en 1959) aura eu un double cursus, laïque comme docteur en philosophie et l'autre de clerc, qui lui permettra de critiquer les religieux, en faisant partie de l'establishment. Son ouvrage Théorie de l'État dans le droit musulman décrit l'échec du pouvoir clérical en Iran et son incompatibilité avec la démocratie. Surtout lorsque les cadres de la Révolution islamique justifient religieusement l'utilisation de la terreur politique.

L'ayatollah Mohamed Mojtahed Shabestari (né en 1936) soutient qu'on ne peut pas réduire l'islam à la théologie, à la philosophie et à la mystique ; comme pour les mutazilites, l'individu doit agir selon son devoir ; l'interprétation coranique et la tradition doivent tenir compte des découvertes humaines et il faut se référer aux sciences pour rendre l'islam compatible avec la modernité, c'est pourquoi il remet en cause la fondation d'un gouvernement religieux. En 1969, il succède à l'ayatollah Beheshti comme Directeur du centre Islamique de Hambourg ; c'est dans ce contexte occidental qu'il évoquera le droit des femmes, des non-musulmans, des travailleurs. De retour en Iran, il édite la revue La Pensée islamique, exerce un mandat de député et se retire de la vie publique pour s'occuper de l'élaboration d'une nouvelle philosophie et d'humanisme.



Académie des sciences d'outre-mer

Mohsen Mottaghi nous montre ainsi que les plus virulents opposants au Régime actuel iranien viennent autant de la société cléricale que de la société civile et que le gouvernement actuel sera renversé de l'intérieur du pays. Il nous révèle aussi que la réforme de l'islam chiite peut amorcer une réforme générale de l'islam dans son ensemble. La liste des ouvrages cités, leur éventuelle traduction en français (page 181) et l'index des personnes citées (page 185) complètent utilement une étude qui manquait à tous ceux qui se passionnent pour l'Iran d'aujourd'hui.

Christian Lochon